

*Je transcris ici le texte de mon intervention à Tours, lors d'une rencontre autour du GTPSI avec Olivier Apprill, à l'invitation de l'association « Une Bibliothèque pour la psychanalyse » en juin 2015. Cela me donne l'occasion de remercier à nouveau les membres de cette association pour leur chaleureux accueil.*

J'en suis venue à l'édition par plusieurs voies, des voies de traverse pour la plupart, mais mon projet s'est précisé lorsque j'ai quitté Lille, où j'avais suivi un cursus de philosophie, pour apprendre à travailler avec Barbara Cassin, qui est philologue et philosophe, et l'assister notamment dans ses travaux de coordination des *Dictionnaires des intraduisibles* et dans l'édition d'ouvrages.

Il y a maintenant deux ans, j'ai décidé de me spécialiser dans l'édition ; j'ai donc quitté mon emploi à l'École normale supérieure pour me former au métier d'éditeur auprès de professionnels du secteur. Après cela, je me suis retrouvée avec mon aversion pour tout ce qui a trait de près ou de loin avec le management par le marketing (tel qu'on peut en observer les bienfaits au quotidien), et un désir de publier des textes « engagés » à mon sens : de la philosophie, des sciences humaines, des textes résolument atypiques dans le paysage de l'édition tel qu'on me l'avait représenté pendant ma formation. J'étais bien embêtée : il me fallait vivre de mon métier, et en même temps je ne pouvais pas me résoudre à solliciter une place d'Éditeur junior dans une boîte managée...

C'est là que s'est faite la rencontre avec le GTPSI. Je connaissais un peu la psychothérapie institutionnelle par mon engagement dans Citéphilo (un festival à Lille qui se donne pour but de sortir « la philosophie » – dans une acception généreuse – des murs de l'université), et dans l'Appel des appels.

Avec Olivier Apprill et les membres du groupe de travail autour des archives du GTPSI, nous avons décidé d'une édition sur mesure, à la fois sur support papier (onze petits livres, bien solides pour supporter un usage intensif !), et sur le web, en mettant en ligne des documents complémentaires aux textes proprement dits (des photos, une petite vidéo de ce qui semble être la première rencontre du GTPSI, un abécédaire des mots, des personnes et des lieux, des repères historiques), et aussi les Actes du GTPSI dans une édition électronique gratuite et de qualité, pour en favoriser la diffusion, notamment auprès des étudiants en mal de formation psychiatrique. Dernièrement j'ai ajouté une rubrique « rencontres », parce que des lectures du GTPSI et des groupes de travail s'organisent, et que c'est aussi dans l'optique du site que d'encourager ces travaux.

Ceci pour situer un peu dans quel cadre nous travaillons.

Je souhaite parler avec vous plus en détail de ce que cela implique, que de travailler des textes tels que ces archives du GTPSI. Il y a eu plusieurs décisions, plusieurs choix de faits, qui se sont inscrits dans toute une conception de l'édition en quête d'elle-même. De ce point de vue, on peut dire que plutôt que de créer une maison d'édition avec une ligne éditoriale prédéterminée, nous avons d'abord créé une collection pour le GTPSI, et la structure éditoriale (la maison d'édition) en mesure d'accueillir ce type de textes en est en partie le résultat.

Au départ, au niveau des archives, il ne s'agissait pas vraiment de textes : c'était la parole « brute », transcrite à partir d'enregistrements par Brivette Buchanan, la secrétaire de Jean Oury. (D'ailleurs, Brivette suit encore de près ce travail d'établissement des textes !) Ce sont des dialogues, des échanges parfois assez vifs entre des psychiatres qui se savaient assez d'amitié entre eux pour ne pas s'en laisser passer une...

D'emblée, le projet de publication me paraissait à la fois très intéressant et très exigeant : il fallait faire en sorte de respecter la parole dans sa spontanéité, et en même temps faire en sorte que sa transmission par écrit soit fidèle au discours des « auteurs ». Il fallait produire un texte lisible qui transmette correctement (et agréablement si possible) une parole vive. Et dans la diffusion, il fallait que ces textes soient lus, qu'ils circulent, qu'ils accomplissent ce pour quoi ils avaient été voulus (Jean Oury, en encourageant la publication, voulait que tout ce travail du GTPSI serve à quelque chose plutôt que de rester dans des cartons).

Donc, c'était une gageure. C'était risqué : les éditions d'une que j'ai créées ont alors matériellement tout misé sur ce premier projet de publication des Actes du GTPSI. Aujourd'hui, ce pari est renouvelé avec les volumes 3 et 4 qui viennent d'arriver.

Et il me semble que de tout ceci, j'ai tiré quelques enseignements sur le métier d'éditeur, qui vous aideront peut-être dans votre métier de lecteurs.

- D'abord, l'édition n'existe pas sans ce risque dont je viens de parler. Il faut croire en ce que l'on propose, parfois en dépit de tout (les chiffres des ventes en librairie, les préjugés pseudo-scientifiques quant à ce que doit être un texte accessible selon les « publics » visés, etc.) ; sans cette résolution, rien n'est possible : on est soumis à la dictature du chiffre, et on en arrive à étouffer toute possibilité de création. Et je pense souvent à François Maspéro, quand il disait qu'en tant qu'éditeur, on peut être fier de ce qui figure dans son catalogue, mais que parfois on peut être encore plus fier de ce qui n'y figure pas.

- Maspéro disait aussi, en parlant de son activité très artisanale d'édition, que « les mots ont un sens ». Maspéro était un éditeur engagé, un traducteur, quelqu'un qui s'est évertué toute sa vie à transmettre, à créer des liens, à sensibiliser par rapport à toutes sortes d'injustice, quelqu'un qui n'a pas hésité à s'exposer sans pour autant jouer les héros, mais qui a, simplement, fait son travail.

« Les mots ont un sens ». Cette phrase m'a accompagnée dans mon apprentissage du métier dans la réalisation des volumes 1 et 2 des Actes du GTPSI. (D'ailleurs, on a choisi ce nom pour à la fois dire qu'il s'agit d'archives, mais aussi pour insister sur la dimension pratique au centre des travaux du groupe.)

Et encore, dans la préparation du volume 3 par exemple, nous l'avons très concrètement éprouvée, Olivier et moi, dans ce que nous avons ensuite appelé dans un grand éclat de rire : « la bataille de la pompe ». C'était à propos d'une idée assez simple qui allait à l'encontre d'un préjugé qui dit que plus une réunion est exceptionnelle par sa rareté, plus elle est solennelle – elle gagne en pompe – et plus elle est importante, donc efficace. Or, ce que remarque Jean Ayme, c'est que plus les réunions sont fréquentes, plus elles perdent de leur pompe, et plus elles sont efficaces en réalité : parce que c'est là que les décisions sont effectivement prises, et pas dans les couloirs, au hasard des rencontres, en attendant

la prochaine réunion, trop lointaine pour qu'on puisse attendre en pratique.

Et dans le contexte du passage, il est question de fantasme : on fantasmatisait d'autant plus une réunion, on a tendance à la croire plus importante qu'elle n'est, lorsque la réunion est rare. Le préjugé est lié à ce fantasme.

Alors là, parce qu'il y avait peut-être une erreur dans la retranscription qui disait « peu » au lieu de « plus » dans une phrase, nous avons refait tout le raisonnement avec Olivier, nous avons répété ce passage du fantasme de la réunion à l'efficacité pratique, en reprenant le contexte, et en nous livrant cette « bataille de la pompe » – que j'ai gagnée. C'est à la page 21 du volume 3 ; et le texte original figure en note.

Comment avons-nous restitué la parole à ce moment-là ? On peut penser que Jean Ayme lui-même a pu s'emmêler les pinces, ça arrive dans la conversation. Alors nous avons procédé par élimination : s'il dit ça, alors ça a telle et telle conséquence, c'est contradictoire ou non avec le contexte et avec la reprise qu'en fait Jean Oury sans rencontrer d'objection. On a fait des tables de trois, des équations à deux inconnues, et on en est arrivés à éprouver que pour de bon, les mots de Jean Ayme avaient irrévocablement un sens, et que notre tâche étant de transmettre ce sens-là plutôt qu'un autre.

Ces mots sont donc porteurs d'une sorte d'injonction. En effet, ce qui saute aux yeux, c'est que dans le travail d'éditeur, il y a un paradoxe : l'éditeur est celui qui « donne » les mots des autres, qui livre au public l'œuvre d'un auteur, par exemple.

- Cette tradition de dévoiler les œuvres d'autrui pour le bon plaisir du peuple est assez ancienne, et j'avais été frappée par cette description assez méconnue du métier dans l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert :

---

EDITION, (HIST. ANC.) *L'édition des Latins se disoit de ces spectacles que le peuple avoit imposés à certains magistrats, qu'ils donnoient à leurs frais, qu'on désignoit par munus editum, edere munus, dont ils étoient appellés les éditeurs, editores, & qui en ruinerent un si grand nombre.*

*Les questeurs, les préteurs, &c. étoient particulièrement obligés à cette dépense. S'il arrivoit à un magistrat de s'absenter, le fisc la faisoit pour lui, & en poursuivoit le remboursement à son retour.*

*Ceux qui s'y soumettoient de bonne grace, indiquoient le jour par des affiches, le nombre & l'espece des gladiateurs, le détail des autres jeux, & cela s'appelloit munus ostendere, proenuntiare.*

*Cette largesse donnoit le droit de porter ce jour la prétexte, de se faire précéder de licteurs, de traverser le cirque sur un char à deux chevaux, & quelquefois l'honneur de manger à la table de l'empereur. Si les spectacles étoient poussés fort avant dans la nuit, on étoit obligé de faire éclairer le peuple avec des flambeaux.*

---

Donc, aujourd'hui, qu'est-ce qui peut justifier qu'un éditeur donne à lire au public ce dont il n'est pas lui-même l'auteur et qu'il en fasse commerce ? De quel droit ? (Amazon a bien compris qu'il y a là une opportunité de marché : celui de l'auto-édition, présentée comme la libération des auteurs de cette emprise proprement « infâmante ».)

Est-ce qu'il n'y a pas là une imposture, une forme d'injustice ?

Comment est-ce qu'on se sort d'une façon éthique de ce type de doute ?

- Pour moi, « les mots ont un sens », ça signifie d'abord que les mots sont puissants, qu'il y a toujours le risque d'imposture ; c'est une idée très ancienne, qu'on retrouve dans *L'Éloge d'Hélène* de Gorgias. Il dit : « Le mot est un grand tyran qui, avec le plus petit et le plus inapparent des corps, performe, réalise, parachève les actes les plus divins ».

C'est-à-dire que les mots d'un discours tiennent ensemble dans quelque chose qu'on peut bien appeler une forme d'existence, qu'ils existent à leur insu dans leur cohérence, quand bien même chacun ne serait pas forcément capable de les interpréter dans toute leur épaisseur et dans toutes leurs dimensions.

Ça, c'est un risque, mais c'est un risque nécessaire : pour qu'on puisse se comprendre, il faut qu'il y ait la possibilité de ne pas y arriver, ou pas complètement.

Pour ma part, je suis bien persuadée de ne pas comprendre toute la portée de tout ce que je publie. Comment est-ce que je peux donc me présenter face à vous, et assumer cette ignorance flagrante ?

Justement, il a fallu accepter ce risque, et aussi ruser pour que les mots gardent leur sens en dépit du doute, pour participer à quelque chose de constitutif du point de vue de la subjectivité. Je crois que si l'éditeur peut accomplir quelque chose, c'est là qu'il doit se situer : dans cette « posture », il est, ou pas, en fonction de l'intégrité des œuvres dans leur passage au public ; son métier est de réaliser cette délicate articulation entre la création de l'œuvre et son passage dans des subjectivités en travail constant.

Il s'agit de trans-mettre, c'est-à-dire, de travailler les textes, et aussi d'accepter de se laisser travailler par eux au passage de façon à ce que cette confrontation ouvre à de nouveaux cheminements. C'est là, à partir de ce point, que j'ai, que nous avons choisi de nous doter de principes assez stricts dans la préparation des textes, et aussi d'en rendre compte. Toutes proportions gardées, on peut dire que la nécessité du recours à cette ruse (y compris vis-à-vis de nos propres préjugés) est un écho aux travaux d'édition scientifique des doxographes et philologues qui travaillent sans relâche à la transmission des textes antiques, sans lesquels la face de l'Antiquité serait tout à fait « autre ».

Sophie Legrain, pour les Éditions d'une ([www.editionsdune.fr](http://www.editionsdune.fr))